

Paul Kearney

10 000 Au cœur de l'Empire

Roman traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Pugi



Titre original anglais :

THE TEN THOUSAND

Première publication : Solaris, an imprint of BL Publishing
Games Workshop Ltd., Nottingham, 2008.

© Paul Kearney, 2008

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 2010

ISBN 978-2-36051-011-5

À John McLaughlin et Charlotte Bruton

*Je remercie et j'exprime ma reconnaissance à
Mark Newton, Christian Dunn, Patrick St Denis,
Darren Turpin et James Kearney.
Ainsi qu'à Marie, naturellement, comme toujours.*

PREMIÈRE PARTIE



LA MISÉRICORDE D'ANTIMONE

I

LE SENS D'UNE DÉFAITE

Rictus avait vu le jour en bord de mer, et c'était en bord de mer qu'il allait quitter ce monde.

Il s'était débarrassé de son bouclier et restait assis sur une touffe de marram jaunâtre, les orteils séparés par des andains de sable froid et gris alors que les festons d'écume de la marée montante l'éblouissaient comme de la neige.

Redresser la tête lui aurait permis de voir à l'ouest, sur les épaulements du Panjaeos, de la neige véritable. Dans les hauteurs où Gænion avait forgé le cœur des étoiles.

Ce lieu en valait un autre pour mourir.

Il sentait le sang couler de son flanc, une lente promesse qu'il considérerait pleine d'ironie. Ce qui le fit sourire. *Je sais*, pensa-t-il. *Je sais ces choses. Insister est superflu.* Le fer de la lance d'un Burien s'était chargé de mettre les points sur les i.

Il avait toujours son épée, pour ce qu'elle valait, une arme bon marché en fer tendre dont il s'était muni plus pour soigner son apparence que pour toute autre raison. Comme la plupart des hommes, il savait qu'il ne pouvait compter que sur sa lance. Une épée était un symbole de défaite, une arme qu'on utilisait à des fins funestes quand il devenait impossible de se bercer d'illusions.

Sa lance mesurait huit pieds et il ne l'avait pas lâchée pour autant. Le bois sombre de sa hampe était balafré de nouvelles marques blanchâtres. Il s'agissait de l'arme de son père... *Mon père. Un homme dont je n'ai su protéger ni la vie ni les biens.*

Il esquaissa une fois de plus un sourire, sous son lourd casque de bronze. Mais il s'agissait moins d'une manifestation

d'amusement que du rictus menaçant d'un animal aux abois qui dénude ses crocs.



Ils le découvrirent ainsi, trois fantassins de Gan Burian qui s'étaient eux aussi débarrassés de leur bouclier... afin de faciliter une poursuite et non une fuite. Ces guerriers essoufflés avaient des lances aux pointes ensanglantées et les yeux vitreux de ceux qui ont abusé du vin, du sexe et du meurtre. Tous s'exclamèrent en apercevant sa silhouette voûtée près du rivage, sa tunique au flanc rougi par le sang, et ils modifièrent leur parcours aussi rapidement que des poissons dans les hauts-fonds, comme ivres de bonheur. Aussi heureux que pouvaient l'être des hommes. Car existe-t-il pour un guerrier quoi que ce soit de plus jouissif qu'égorgé un ennemi lorsque tout est en jeu : femme, enfants et ce qu'on considère être son foyer ? Les mâles de Gan Burian avaient en effet pris les armes pour défendre farouchement leur cité dans le cadre d'un affrontement sans merci, un combat exutoire qui avait duré toute la matinée et dont ils étaient sortis vainqueurs. Ils avaient remporté la victoire et pouvaient s'enivrer de la clarté du ciel et de la saveur iodée de l'air marin. C'était le plus savoureux de tous les mets, et son exécution viendrait le pimenter.



Rictus les voyait approcher en progressant à petits bonds sur les dunes, et il constatait que leurs pieds soulevaient des vaguelettes de sable. Il se releva sans prêter attention à la souffrance, ainsi qu'il y avait été entraîné, puis il emplit ses poumons de cet air frais et vivifiant, ce sel, ces senteurs de terre apaisantes. Il ferma les paupières et sourit, pour la troisième fois, à sa propre intention. En raison des souvenirs ravivés, du soulagement ainsi procuré.

Ô Dieu, dans Ta magnificence, dans Ta bonté, fais que mes assassins soient dignes de respect !

Il prit appui sur sa lance, dont l'extrémité s'enfonça dans le sable et s'y enfouit, dissimulant l'éclat du bronze. Il attendait, sans seulement se donner la peine d'effleurer de ses doigts le fourreau de cuir contenant son glaive ridicule. Une explosion se produisit au-delà de sa tête, l'envol blanc et noir d'une nuée

d'oiseaux aux cris assourdissants. Des huîtres chassés de la plage par l'approche de ses adversaires. Il percevait leurs battements d'ailes autant que les lentes pulsations qui parcouraient ses flancs. L'abaque de la Mort, des boules qui arrivaient en bout de course de moins en moins vite. Un instant d'étrange béatitude, la prise de conscience du fait que tout se valait ou était en tout cas identique. La netteté éthylique de la souffrance, et de l'absence de frayeur. La mort était une chose – si c'était une chose – dont il eût été stupide d'avoir peur, en de telles circonstances.

Puis ils furent devant lui. Il en fut surpris, bien plus qu'il ne l'avait été de tout le jour, même lors du contact des deux alignements de boucliers. Il s'était préparé à vivre l'*othismos* et avait été un peu déçu. Il s'attendait à quelque chose de transcendant. C'était très différent de ce qu'il avait imaginé. Il était confronté à des hommes comme lui, des individus ordinaires dont les yeux brillaient à la perspective de son trépas. Cela n'avait rien d'impersonnel, c'était au contraire très intime. Il en fut ébranlé, et cette incertitude se traduisit par le déferlement d'une onde blanche et glaciale d'adrénaline dans chacun de ses nerfs. Il se redressa, cilla, oublia la souffrance et les pulsations de ses fluides vitaux qui l'abandonnaient goutte à goutte. Il était une bête aux abois, sur le point d'adresser un ultime grondement de défi aux chasseurs.

Ils l'entourèrent, des hommes ordinaires qui étaient venus tuer d'autres hommes ordinaires et avaient trouvé cela enivrant. Presque exaltant. Ils étaient partis se battre tenaillés par les incertitudes et la peur de mourir, et ils s'étaient révélés les plus forts. Enfoncer les lignes ennemies les avait transformés en héros, ils étaient entrés dans ce qui constituerait un jour l'histoire de leur peuple. Sous peu, ils reconstitueraient leurs phalanges pour se diriger avec le cœur léger vers la cité de leurs agresseurs, où ils auraient un statut de conquérants. Ceci – cette mise à mort supplémentaire – n'était qu'un extra.

Rictus en avait parfaitement conscience. Ceux qui venaient l'achever ne lui inspiraient aucune haine, et il était d'ailleurs convaincu qu'ils ne nourrissaient aucun grief personnel à son égard. Ils ne pouvaient pas savoir qu'il était un fils unique aimant son père, un homme qu'il avait toujours admiré sans oser le lui dire. Ils ignoraient qu'il se serait sacrifié pour sauver le dernier des chiens de sa famille alors qu'il aimait la vie, les senteurs et les sons de la mer comme un vieillard cupide aimait faire glisser des pièces d'or entre ses doigts. Rictus n'était pour eux qu'un

masque de bronze. Ils prendraient son existence et en seraient fiers, lorsqu'ils raconteraient cet *exploit* à leurs enfants.

C'est la vie, la façon dont vont les choses, se dit Rictus. Mais, comme il avait reçu une formation de guerrier d'Isca, il prit la lance de son père à deux mains, fit abstraction de la souffrance et chercha un moyen d'éliminer ces hommes souriants qui venaient l'achever.



Le premier bondit en libérant une sorte de jappement. Sa barbe noire encadrait une face empourprée et des yeux aussi brillants que des galets couverts de givre. Ce fut en tenant sa lance par le milieu qu'il dirigea son coup vers la clavicule de Rictus.

Rictus tenait quant à lui sa hampe par son point d'équilibre, à seulement une longueur de bras de son talon, ce qui augmentait notablement sa portée. À deux mains, il fit dévier l'arme de son assaillant puis inversa sa prise... d'un mouvement aussi gracieux et fluide que s'il exécutait des pas de danse. Quand sa lance pivota, ses deux autres adversaires reculèrent pour esquiver le tranchant redoutable de l'aichme, la pointe de cette arme. En la reprenant à deux mains, il en fit avancer le talon, le sauroter – autrement dit le tueur de lézard – de bronze quadrangulaire servant de contrepoids. Il atteignit l'homme à la barbe brune sur la gauche du nez et défonça l'os ici peu épais sur la profondeur d'une largeur de main, avant de ramener son arme d'un geste brusque. Le barbu recula en titubant et cillant tel un ivrogne, dirigea une main vers son visage puis s'assit brutalement sur le sable, à l'instant où du sang jaillissait de la blessure en dégageant de la vapeur.

Un des témoins de cette scène hurla et leva sa lance au-dessus de son épaule, pour charger Rictus qui plongea sur le côté de justesse et alla s'étaler sur le sol. Mais l'aichme de sa lance se ficha dans le sable et il sentit la hampe lui échapper des mains. Il se relevait quand le troisième assaillant réagit à son tour et vint participer à pas lourds à l'affrontement, visiblement sans grand enthousiasme. Sa barbe grise indiquait qu'il était plus âgé que les autres, mais Rictus découvrait dans son regard un calme redoutable. Il se déplaçait en semblant avoir autre chose à l'esprit.

Rictus roula sur lui-même à l'instant où l'arme du deuxième homme embrochait le sable au ras de son flanc. Il referma le bras

autour de sa hampe et serra le fer de lance contre ses côtes fêlées, indifférent à la souffrance, pour projeter ses pieds vers le haut. Un talon percuta l'aine de son adversaire dont les joues se dilatèrent. Rictus se leva en se hissant le long du fût, pour lui donner un coup de tête au visage en mobilisant toute l'énergie qui subsistait en lui. Le bronze de son casque tinta, et il se félicita de bénéficier de cette protection pour la première fois ce jour-là. L'homme chut à la renverse puis se recroquevilla lentement, le visage réduit en bouillie sanglante.

Il se sentit exulter, trop brièvement pour qu'il en conserve le souvenir, puis quelqu'un agrippa par-derrière la crinière de son casque.

Il avait oublié le troisième homme.

Le cimier crissa contre le bronze, mais la jugulaire résista. Un pied atteignit le genou de Rictus, qui bascula en arrière, aveuglé par son casque désormais de guingois. Ses pieds creusèrent vainement des sillons dans le sable. Quelqu'un se dressait sur sa poitrine, et il entendait les grincements du métal sur le métal comme la pointe d'une lance se fafilait sous la mentonnière en fendant sa lèvre inférieure au passage.

Il avait affaire à l'individu d'un certain âge, celui à la barbe poivre et sel. Sa chevelure faisait penser à un bout de peau de mouton posé sur sa tête et ses yeux étaient aussi sombres que des prunelles. Il portait une tunique en feutre de montagnard d'un autre âge, un modèle sans manches et s'interrompant au-dessus du genou. Ses membres hâlés et noueux étaient striés de veines bleutées sur des muscles bandés, et il leva d'une main l'aichme de sa lance pour la faire reposer sur la gorge de Rictus et en extraire une goutte de sang.

Rictus déglutit, ce qui alluma un feu dans sa gorge. Le sang coulait plus abondamment de son flanc et assombrissait désormais le sable. Il gouttait également de son menton et fuyait de toutes parts. Rictus libéra sa respiration afin de se détendre. C'était fini. Tout s'achevait, mais il avait fait le nécessaire pour qu'ils se souviennent de lui. Il leva les yeux sur un ciel très pâle, l'effacement de tant de magnificence, à l'instant où les huîtres venaient reprendre bruyamment possession de la plage. Il suivit leur vol aussi loin que ses yeux le lui permirent.

L'homme âgé en fit autant, la lance aussi ferme dans son poing que s'il l'avait fichée dans une roche. Derrière lui, ses compagnons s'agitaient faiblement, se débattaient dans le sable et émettaient des sons à peine humains. Il leur adressa un regard lourd

de mépris, avant de planter son arme dans le sable et de s'incliner. Son pied expulsa l'air des poumons de Rictus, lorsqu'il lui arracha son casque. Il le dévisagea, hocha la tête puis la secoua en éloignant sa lance. L'épée subit le même sort et vola dans les airs, tel le hochet d'un enfant en bas âge.

« Ne bouge pas, gronda-t-il. Essaie de te relever et je t'achève. »

Rictus opina du chef pour indiquer qu'il avait compris la menace.

L'homme enfonça un doigt dans la blessure béante et ensanglantée de son flanc, et Rictus se crispa en dénudant une denture laquée par du sang. Le sourire de son adversaire révéla des dents jaunes et carrées, chevalines.

« Pas d'air. Pas de bulles. Tu survivras... peut-être. » Son regard se fit perçant, ses yeux évoquaient des perles noires. « Peut-être. » Il leva sa main cramoisie puis l'abattit en travers du visage de Rictus. Un index courtaud à l'ongle sale bien trop long tapota son front. « Reste ici. » Il se redressa en prenant appui sur sa lance et en grimaçant comme s'il venait d'adresser des remontrances à un enfant.

« Ogio ! Demas ! Êtes-vous des hommes ou des femmelettes ? Cessez de geindre comme des fillettes. » Il cracha.

Les plaintes décreurent. Ses compagnons s'aidèrent mutuellement à se relever puis approchèrent en titubant et en traînant les pieds dans le sable. L'un d'eux tira un couteau de sa ceinture, une longue lame de fer à l'aspect redoutable. « Je m'en occupe », fit-il d'une voix entrecoupée d'horribles gargouillis. Du sang jaillissait de sa bouche à chaque mot : c'était l'individu que Rictus avait atteint au visage.

« Tu as eu ta chance mais tu l'as laissée passer, rétorqua sèchement le plus âgé. Il m'appartient, désormais.

– Ne vois-tu pas ce qu'il m'a fait, Remion ? Je risque d'en crever.

– Pas si tu nettoies ta blessure et t'abstiens d'y fourrer tes doigts sales. J'ai vu survivre des hommes en bien plus mauvais état. » Remion cracha encore. « Et également bien plus valables.

– Alors, achève-le toi-même !

– Quoi que tu en dises, j'agirai comme bon me semble, vulve de rate. Maintenant, occupe-toi de Demas. Lui redresser le nez est une nécessité. »

Un moment s'écoula, une sorte d'accord tacite venait d'être scellé. Il n'y aurait plus d'affrontements. La situation précédente – ces instants de totale liberté, de meurtre et de violence – avait

pris fin et les règles s'appliquaient de nouveau. Rictus s'assit, ayant perçu ces choses sans pouvoir pour autant le traduire sous forme de pensées rationnelles. Ils ne le tueraient pas, s'il s'abstenait de les provoquer. Ils avaient retrouvé des façons de gens civilisés.

Le plus âgé, Remion, découpait des bandes dans l'ourlet de sa tunique. Le feutre s'effilochait, sous sa lame, et il jura puis pivota vers Rictus. « Retire ton chiton, mon garçon. Il me faut quelque chose pour combler le trou béant de ce visage. »

Rictus hésita un court instant, pendant lequel il sentit leurs yeux se river sur lui. Il fit glisser sa tunique sur sa tête, hoqueta quand son flanc le fit souffrir, puis lança le vêtement à Remion. Il ne portait plus que ses sandales et un pagne en toile. Le vent le fit frissonner et il avait la chair de poule lorsqu'il comprima sa blessure sous son coude. L'hémorragie se réduisait. Il cracha sa salive écarlate sur le sable.

Remion déchira sa tunique en bandes, sans toucher à la partie imbibée de sang sous l'aisselle. Ses compagnons poussèrent des grondements bas et rauques quand il pansa leurs blessures, et un craquement se fit entendre lorsqu'il redressa le nez de Demas, qui ne put s'empêcher de hurler et de lui asséner un coup à la tempe. Un horion qu'il encaissa avec bonne humeur, même s'il repoussa son auteur sur le sable. Il rit puis écarta d'une tape la main qu'Ogio levait vers l'ouverture béante de sa face et étudia attentivement la cavité ensanglantée, tout en essayant son pourtour.

« Sitôt de retour, tu iras voir un carnifex et tu lui demanderas de recoudre tout ça. Ce qu'il y a dessous finira par se cicatriser sans l'intervention de personne. Pour l'instant, mieux vaut laisser le sang couler et emporter la terre. Se faire blesser par un sauroter n'est jamais très hygiénique. » Il donna une tape au bras d'Ogio, lui adressa son sourire jaunâtre puis se redressa et ramena à Rictus les restes de sa tunique qu'il lâcha sur son giron. « Fais-toi un pansement, toi aussi. Faute de quoi, l'hémorragie te sera fatale. »

Rictus plongeait son regard dans ses yeux sombres. « Pourquoi ne m'as-tu pas achevé ?

– Ferme-la ! »

Rictus se demandait néanmoins s'il ne mourrait pas malgré tout. Sa blessure lui avait paru bénigne, sur le champ de bataille. Ne pouvait-il pas se déplacer, courir, utiliser sa lance et se comporter comme il seyait à un homme ? Mais à présent que la

charge de la phalange appartenait au passé, son état lui paraissait bien plus préoccupant. Il regarda les hommes qu'il avait mutilés et en eut des nausées... lui qui avait tué et fait couler tant de sang tout au long de son existence.

Si tu veux manger de la viande, tu dois égorger un autre être vivant, disait souvent son père. *On n'a rien sans rien. Quand la vie donne une chose, elle en reprend une autre. C'est une simple question d'équilibre.*

« Pourquoi ne m'as-tu pas tué ? » insista Rictus qui n'arrivait toujours pas à comprendre.

Remion le foudroya du regard et leva sa lance, comme pour l'embrocher. Rictus ne broncha pas. Il était au-delà de ces choses, exilé en un lieu où sa vie n'avait plus d'importance. Il porta sur lui des yeux écarquillés dans lesquels se lisaient de la curiosité et de la résignation. Aucune peur.

« J'ai eu un fils », répondit Remion. Des veines bleuâtres striaient les muscles de sa mâchoire au même titre que ses biceps, et la noirceur de ses pupilles était insondable.



Ils arrachèrent et rompirent les divers éléments de la lance de son père pour ne garder qu'une longueur de bois fendillé avec laquelle ils improvisèrent un joug. Ils lièrent ses mains devant lui et glissèrent le tronçon de hampe entre sa colonne vertébrale et ses coudes, sans qu'il n'oppose la moindre résistance. On lui avait enseigné qu'il ne pouvait y avoir que la victoire ou la mort. Il ne savait trop quoi penser de la défaite, et il restait là comme un veau ayant reçu un coup de merlin pendant qu'ils le réduisaient à l'impuissance... non en éprouvant de la rancœur mais comme ces hommes épuisés qui n'ont d'autre désir que regagner leur foyer. Des hommes blessés. L'odeur de sang couvrait même la puanteur de la merde qui avait coulé sur les cuisses de Nez-brisé.

Ils ramassèrent l'aichme et le sauroter, que Remion rangea dans un repli de sa tunique. Il ne faisait aucun doute qu'il les mettrait un jour dans un feu afin de pouvoir les emmancher sur du bois vierge. Les bons fers de lance avaient encore plus de valeur que l'or et ceux-ci seraient réutilisés. Son casque à crinière fut revendiqué par Ogio, l'homme à la face trouée... une face désormais dilatée et ronde comme une pomme, aussi rouge et brillante.

L'engourdissement de Rictus finit par se dissiper.

« Mon père vit dans le grand vallon verdoyant qui se trouve...

– À l’heure qu’il est, ton père n’est certainement plus de ce monde », lui rétorqua Remion. Et Rictus crut lire de la pitié sur son visage.

Il se tourna, les yeux écarquillés, et Nez-brisé abattit le plat de la hampe de sa lance sur sa nuque. Il y eut une explosion de blancheur. Rictus tomba à genoux, et une articulation s’ouvrit comme si c’était du foie. « Je vous en prie, dit-il. Je vous en prie, ne... »

Il reçut une pluie de coups. La hampe, à laquelle vint s’ajouter un poing, martelait le haut de sa colonne vertébrale. Des coups enfantins, plus alimentés par la colère que par la connaissance des zones de son corps où ils infligeraient un maximum de souffrance. Il subit cette correction, le front calé dans le sable, en cillant et en essayant de réordonner ses pensées.

« Ce misérable a osé implorer notre clémence ! »

Je n’ai supplié personne ! s’offusqua-t-il. Pas pour moi, en tout cas. Pour mon père, oui. Pour mon père.

Il tourna la tête, toujours roué de coups, et il retint le regard de Remion.

« Par pitié ! »

Remion avait compris, c’était pour Rictus une certitude. Au cours de ces quelques minutes de souffrance, il en était venu à bien connaître cet homme plus âgé.

Non, articula Remion. Son visage était grisâtre et Rictus sut qu’il avait déjà été témoin de telles scènes. Chaque pas de ce petit ballet stupide avait laissé son empreinte dans ses souvenirs. Il s’agissait d’une danse aussi ancienne que l’Enfer.

Son père avait dit autre chose. *Ne va pas imaginer que les hommes ne se révèlent que dans la défaite. La victoire écarte, elle aussi, bien des voiles.*

La Déesse du Voile, Antimone dont l’amertume n’a d’égale que la noirceur, et dont le nom véritable ne doit être prononcé sous aucun prétexte. La voici qui sourit. Elle flotte au-dessus de ces dunes, ses ailes noires battantes.

La face obscure de l’existence. Fierté, haine et peur. Pas le mal... il s’agit d’autre chose. Antimone se contente d’assister aux échanges de coups. On raconte que ses larmes irriguent tous les champs de bataille, tous les lits matrimoniaux brisés. Elle symbolise la malchance, la fin de l’existence. Mais elle le doit au simple fait qu’elle est présente, quand ces malheurs surviennent.

Les actes, les atrocités... Ce sont toujours les hommes qui en sont les auteurs.